

RODNEY SAINT-ÉLOI  
YARA EL-GHADBAN

**LES  
RACISTES  
N'ONT  
JAMAIS  
VU  
LA MER**

LES RACISTES N'ONT JAMAIS VU LA MER



Rodney Saint-Éloi

Yara El-Ghadban

LES RACISTES N'ONT JAMAIS VU LA MER

MÉMOIRE D'ENCRIER

## REMERCIEMENTS

Pour écrire ce livre, il a fallu commencer par écouter. Aux frères et sœurs qui ont entamé avec courage et lucidité le dialogue avec nous, nous disons respect. Merci à Marc Charron, Geneviève Dick, Philippe Néméh-Nombré, Gilda Routy, Jean-François Létourneau, Florence Noyer, Lorrie Jean-Louis, Bochra Manaï, Jean Désy, Djemaa Maazouzi, Gilles Bibeau.

*Mon nom : offensé, mon prénom : humilié;  
mon état : révolté; mon âge : l'âge de pierre.*

*Ma race : la race humaine.*

*Ma religion : la fraternité.*

Aimé Césaire

*Let my eyes fill up with trees*

*Before my departure*

*Let my lungs fill up with air*

*Before the sky embraces me*

*And there, I will not long for a tree*

*I will not be short of air*

*I will be the sea*

*My eyes two trees*

*My arms two blossoming branches*

*And my body the world*

Nada El-Hage



LE RACISME NE PRENDRA PAS TOUTE LA PLACE





Chère Yara,

Nous allons parler de racisme. Cela m'inquiète et me soulage à la fois. Comme si j'avais rendez-vous avec une histoire longtemps occultée. Une part de moi-même avec laquelle j'ai encore du mal. Et je sens cette part d'ombre grandir lentement. Le mot racisme, c'est tellement difficile. Comme le mot Nègre. Beaucoup plus que des mots, ce sont des histoires. Des épopées et tragédies humaines qui font de nous ce que nous sommes. Peut-être que nous devons accepter cet inacceptable, dire à voix haute ces mots qui nous ont humiliés.

Nous allons parler de racisme, en toute conscience, en toute responsabilité, et en toute vérité.

Je veux que tu saches une chose : le racisme ne prendra pas toute la place.

La raison est que j'ai peur. J'ai peur de courir après mes ombres. J'ai peur de me perdre dans les labyrinthes d'une histoire qui, même si elle est mienne, ne m'appartient qu'à moitié. Les histoires ont besoin d'être racontées. Alors, nous allons raconter, nous raconter. C'est une urgence, je pense, de raconter nos visages, nos itinéraires, nos manquements, nos désirs de lumières et d'éternité.

Oui, j'ai peur. J'ai peur de me cantonner dans cette mémoire douloureuse. Au fond de moi, j'ai besoin de cette liberté qui me pousse à danser, à chanter et à rire,

pour oublier, pour repousser les ténèbres qui sont en moi, en nous.

Une fois, j'ai dit à un ami militant : milite, milite, c'est nécessaire. Mais sors des carcans qui t'empêchent de vivre. Ne t'enferme pas dans tes ombres. Fais-toi beau. Promène-toi dans un parc. Parle aux arbres et aux oiseaux. Marche avec tes rêves. Lis un poème. Écoute la musique qui fait battre ton cœur. Regarde le monde vibrer autour de toi. Fais l'amour. Apprends le mot bonheur. Tu soigneras ainsi ton intelligence et ton corps. Tu sauras ce que veut dire le verbe vivre. Le meilleur moyen de combattre le racisme est peut-être dans cet art de vivre, plus fort que la vie.

Si tu ne prends pas soin de tes rêves, qui veillera sur toi?

Rêves. J'aime beaucoup ce mot Rodney. Je le dis à chaque occasion, et même sans occasion. C'est un mot, comme soleil, un mot-action, diraient les philosophes. On dit soleil et se répand la chaleur. Tu dis rêves et je vois les visages, tant de visages qui traversent les mers. Le visage de mon père, de ma mère, mon propre visage, quand on débarquait de l'avion, tantôt en Argentine, tantôt au Yémen, tantôt au Canada. Tu parles de racisme... Oui, parlons-en, car c'est un mot sans horizon.

Quand tu m'as proposé d'écrire ce qu'on se dit tous les jours du racisme, toi, un homme noir, et moi, une femme arabe, j'ai pensé tout de suite à un glossaire ou à un anti-glossaire. Pour chaque mot qui blesse – Nègre, sale Arabe – répondre par ces mots qui nous sauvent, ces mots guérisseurs que toute personne persécutée porte dans son sac de médecines pour que le racisme n'envahisse pas tout son corps.

Tu dis *racisme*, je dis *rêve*. Tu dis *ombre*, je dis *soleil*.

Ça ressemble à un jeu. Peut-être me diras-tu que c'est trop romantique. Pourtant les jeunes qui marchent dans les rues pour manifester ne le font pas en silence. Au rythme de leurs pas, ils lancent dans le vent autant d'utopies que de reproches. Ce n'est pas un jeu que de revendiquer le rêve. Les rêves ont déplacé des populations entières. Le rêve d'une vie meilleure est souvent

la seule chose qui survit à la traversée des mers et des frontières.

Le rêve est une question de vie ou de mort.

Je voudrais partager le sens de ces mots pour la réfugiée que je suis, l'Arabe que je suis, la musulmane que je suis, la femme que je suis, l'immigrante que j'étais. Partager ce que ça veut dire de rêver quand tu entends :

— Ah, tu joues du piano? Je ne savais pas que les pianos existaient dans les camps de réfugiés.

Rêver est un acte révolutionnaire. Nous pourrions peut-être parler du racisme sans le laisser prendre toute la place. Je voudrais défaire et refaire la parole commune, ces mots de tous les jours que l'on croit légers, même ordinaires, pour cultiver cet art de vivre que tu souhaiterais tant insuffler à la lutte contre le racisme. Un art de vivre qui préserve les utopies.

Cet art de vivre, je l'ai appris dans la maison de ma grand-mère, au camp de réfugiés palestinien à Beyrouth. On luttait pour le pays perdu, on luttait contre la pauvreté, et le mépris des autres qui ne voulaient pas de nous. On se défendait, mais je n'ai vu que la beauté, l'amour et le bonheur dans ce camp, si sombre aux yeux du monde. Aujourd'hui, je dis à mes filles, quand elles sont confrontées au racisme dans ce pays qui les a vues naître: Gardez la beauté du monde en vous. Soyez obstinément heureuses. Le bonheur est une arme quand on veut vous voir tristes. Marchez vers ce lieu où l'on ne vous attend pas. Luttez, sans jamais perdre le soleil de vue.

Me vient à l'esprit la rappeuse palestinienne Rafeef Ziadah. À un journaliste qui, du haut de sa bienveillance, lui demande: «*Ms. Ziadah, don't you think that everything would be resolved if you would just stop teaching so much hatred to your children?*», elle répond par un poème.

*We teach life, sir.*

*We Palestinians teach life after they have occupied the last sky.*

*We teach life after they have built their settlements and apartheid walls, after the last skies.*

[...]

*We teach life, sir.*

*We Palestinians wake up every morning to teach the rest of the world life, sir<sup>1</sup>.*

Alors je dis à mes filles : Parlez de la vie quand vous êtes apostrophées sur la guerre. Parlez de musique, quand les autres n'entendent que les cris des génocidaires. Gardez surtout le rêve, car comme disait le poète Mahmoud Darwich, nous souffrons d'une maladie incurable : l'espoir.

---

<sup>1</sup> Rafeef Ziadah, *We Teach Life, Sir*, <https://www.youtube.com/watch?v=aKucPh9xHtM>, Londres, 12 novembre 2011.



Oui, chère Yara, le rêve, oui, l'espoir, oui, la lumière.

Nous devons être capables de *regarder demain* pour reprendre l'expression d'Aimé Césaire. Ce rendez-vous avec demain est un essentiel pour entrer dans l'histoire et dans le cercle de l'humanité. Nous aurons besoin de tout ça pour rester debout et ne pas nous enfermer dans la prison de la jovialité ordinaire ni dans l'apologie d'un quelconque malheur. Je me surprends souvent à repenser ma présence au monde.

Je vis au Québec.

Le Québec est ma terre d'amande.

Le Québec est mon nouveau chez-moi.

Le Québec est mon nouveau lieu d'espérance depuis vingt ans.

Le paradoxe, comme je vis dans tous les paradoxes, est le suivant.

Je suis né en Haïti.

C'est dans ce petit pays tumultueux qu'une grand-mère, Contita, m'a appris le mot bonheur. C'est là qu'une grand-grand-mère, Tida, qui ne savait pas lire, m'a donné en cadeau le verbe lire. Bertha, ma mère, a fait le reste, en me nourrissant de pain, d'eau et de toutes les valeurs humaines. C'est dans les paysages d'Haïti que le monde est venu à moi.

Rêvons alors du monde.



Nous sommes ici à creuser le ventre du monde. Demain nous appelle. Nous avons rendez-vous avec nous-mêmes et avec les autres. Je ne veux pas trahir le mot demain ni le trafiquer. Je veux comprendre le racisme, le retourner sous ses divers angles, le refonder, en le défaisant, en disant comme le disent si bien les Innus, avec la romancière Naomi Fontaine: «La vie est un cercle.» Entrons dans le cercle de la vie. Ensemble. Racontons. Racontons-nous. Les récits auront alors pour tâche de nous guérir.

Blanc, Noir, Jaune, Rouge... Parlons du racisme pour remonter à l'origine, car nous devons ensemble travailler à pacifier la mémoire du racisme, sinon notre corps et notre imaginaire seront complètement colonisés par le ressentiment. Nous devons aller plus loin, dans la relation, dans l'altérité, pour que l'autre soit aussi nous. Nous devons raconter demain à nos filles et à nos fils, pour traverser les lieux incommodes de la postcolonie, de la violence et de l'inimitié. Nous devons nous projeter, espérer forger le Québec de demain, au-delà de l'exclusion et des discriminations. C'est un pari. Je voudrais pouvoir imaginer le Québec plus grand, plus fécond, capable d'une histoire d'avenir et de beauté.

Oui, à une histoire d'avenir et de beauté.

Je laisserais quand même place à la colère. Pour allumer le feu quand l'apathie gèle nos corps et nos esprits. Alors, laisse-moi te raconter la première fois.



LA PREMIÈRE FOIS



## CES PREMIÈRES FOIS QUE L'ON NE RACONTE PAS

Quand on pense aux premières fois, on pense au premier baiser, au premier amour, au premier goût de crème glacée ou de café, ou encore, à la première ivresse, à la première rupture.

Il y a les premières fois des réfugiés et des exilés, des migrants et des déportés. Les fins qui accouchent d'innombrables débuts, parfois merveilleux (première neige), souvent angoissants (quand on n'arrive pas à trouver les mots pour demander où est la toilette dans une langue que l'on ne maîtrise pas). Oui, je parle de moi.

Combien de livres consacrés à ces recommencements remplis de deuils et d'espérances ?

Mais il y a de ces premières fois que l'on ne raconte pas, qui gênent tellement qu'elles restent enfoncées loin dans l'antichambre de la mémoire. On les cache là où l'on espère secrètement que le monstre de l'oubli les trouvera et les avalera tout rond sans laisser de traces.

La première fois que l'on voit le racisme, qu'on le reconnaît et qu'on le subit.

Une journée d'école à Dubaï. J'étais peut-être en troisième ou en quatrième année. Notre classe était composée d'enfants de partout des mondes arabe et asiatique,

avec quelques élèves africains. Puisque les écoles publiques étaient réservées aux citoyens, et que nous n'avions pas assez d'argent pour nous inscrire à l'une des écoles internationales, comme le faisaient les vrais bourgeois – les riches, les expats blancs, les diplomates –, nos parents nous envoyaient chez les sœurs. Si les religieuses enseignaient quelques matières, elles étaient épaulées par des professeures issues de tous les pays, comme nous, les élèves.

Nous étions les enfants de professionnels, de marchands et d'ouvriers vivant à Dubaï grâce à des visas de travail renouvelables (ou non) selon l'humeur des cheikhs. J'avais des camarades palestiniens, libanais, syriens, égyptiens, pakistanais, indiens, sri-lankais, soudanais, bangladais, singapouriens. Ce métissage me rappelle certains quartiers de Montréal. Pas une scène qui se prête au racisme, n'est-ce pas? Et pourtant...

Il y avait un garçon soudanais, Nour. Il était grand pour son âge, mince avec des bras un peu trop longs, comme c'est souvent le cas des jeunes garçons en pleine poussée de croissance. Il n'était pas le seul garçon noir de la classe, mais il était le plus foncé, car, soyons précis, notre arc-en-ciel de couleurs de peau se limitait à quelques degrés et nuances de brun. Nour avait cette peau noire aux reflets bleu-indigo. Traits fins, petit visage rond, de belles lèvres et des yeux en amande. Les cheveux crépus en afro.

J'aimais bien Nour. Drôle. Gentil. Il était un peu le clown de la classe. Avec les filles, il avait une touche délicate, et ne faisait pas le macho.

La professeure, pour une raison que je ne comprenais pas, s'acharnait sur lui. C'était comme si, de toutes les conneries des garçons en classe, seules celles de Nour méritaient la réprimande. Je trouvais la professeure trop dure avec Nour. Je me demandais même si ses parents n'avaient

pas donné à la professeure une autorisation spéciale pour être particulièrement stricte avec leur fils. Quelque chose en moi se tortillait dès que la professeure adressait la parole à Nour. Et puisqu'elle se permettait d'être méchante, les autres enfants en déduisaient qu'ils pouvaient aussi être méchants avec lui.

Un jour, Nour est arrivé en retard à l'école. Les retards comptaient parmi les pires infractions au code des sœurs. Il est entré en classe le souffle coupé et le visage en sueur. Le regard de la prof. Je la vois comme si c'était hier. Il y avait un tel mépris, et un plaisir que je pourrais qualifier aujourd'hui, avec mon vocabulaire d'adulte, de purement sadique. Nour s'est excusé. En vain. Elle s'est mise à lui crier dessus, le sommant de laisser son sac à son pupitre et de se mettre debout devant la classe, le dos contre le tableau, pour qu'on le contemple dans toute sa honte de retardataire.

Il a obéi, les yeux brouillés par les larmes. Il a reposé sa tête contre le tableau et fermé les paupières. Pour un instant, il n'était plus là. Comme s'il cherchait à se libérer de son corps. Quant à nous, le reste de la classe, moi y compris, nous avons baissé la tête et remis le nez dans nos cahiers.

— Qu'est-ce que tu fais! s'écria tout à coup la prof. Dégage! Dégage! Décolle ta sale tête du tableau!

Terrifié, Nour a bondi de deux ou trois pas. Son corps entier tremblait. Un frisson a traversé la classe. Des crayons tombés par terre. Des livres soudain refermés. Nous étions hypnotisés par la scène.

— Tourne-toi! Tourne-toi et regarde ce que tu as fait! vociférait la prof.

On a tous fixé, avec Nour, le tableau. Là où il avait posé la tête, une tache ronde.



— Dégoûtant ! Toute la graisse de tes cheveux, regarde-moi ça, c'est partout sur le tableau. As-tu pris ta douche ce matin ? L'as-tu fait ? C'était quand ton dernier bain ?

Le ver tournait et se retournait tellement dans mon ventre que j'en avais la nausée. Je voulais sortir de là. Fuir. Disparaître. Nour, sans défense face à la prof qui l'humiliait devant nous tous. Elle l'accusait de tacher le tableau avec ses cheveux. Et moi ? Pour discipliner mes boucles, combien de produits et de crèmes ma mère déversait-elle sur ma tête ? Et si j'avais posé ma tête sur le tableau, on aurait sûrement vu des traces de tous ces hydratants que l'on invente dans les pays européens pour domestiquer nos cheveux sauvages d'Africains et d'Arabes.

Je n'avais pas de mots pour nommer ce nœud dans mon ventre. Je savais seulement que ce qui se passait était mal. Mal, mal, mal. Et que c'était injuste. Insupportable. Je me sentais moi-même mauvaise, rien qu'à assister à la scène. Nour avait rétréci. Son corps élancé était devenu tout petit. Son beau sourire, éteint.

Depuis ce jour, je n'arrive pas à oublier. Oublier son regard, oublier le mépris de la prof. Oublier le malaise qui s'était emparé de nous tous en classe, oublier l'injustice.

Je ne savais pas ce que c'était le racisme, mais je savais que c'était la chose la plus laide que pouvait subir une personne.

C'était ma première fois. Première expérience de racisme. Je m'en veux encore d'avoir été là. De n'avoir rien dit à la prof. De n'avoir rien dit à Nour.

On a tous fait semblant de n'avoir rien vu.

## LA PREMIÈRE FOIS AVANT LA CONFUSION

La première fois, c'est important de commencer par la première fois. Mais, il y a avant, toujours avant, avant la conscience, avant la couleur, avant le regard, et avant de saisir l'objet.

Je commence avant la première fois.

Avant la gêne.

Avant la confusion.

J'ai toujours été entouré par la beauté et la justice. Les femmes qui m'ont élevé ont tout fait pour m'aveugler quand l'objet à voir pouvait causer un certain malaise. Elles me détournaient de toute blessure pour que la vie soit un conte de fées. Un chemin d'innocence et un matin de splendeur. C'est peut-être ce qu'on appelle mensonge, ces beaux mensonges, ces lieux que les parents cachent aux enfants pour qu'ils ne perdent pas leur innocence. Tout cela m'a donné un grand goût du monde. Je dirais une certaine élégance. Je n'ai pas connu le racisme, ni le mot ni la chose.

Ma mère, ma grand-mère, ma grand-grand-mère ont tout pris sur elles pour effacer de mon champ de vision ce mot et cette chose. Le racisme, ça n'existait pas. C'était pourtant tellement visible, autour de nous. Elles ont

préféré m'enfermer dans cette fiction, en faisant de moi l'enfant tant aimé, le petit prince qui devait changer la vie, leur vie, la vie du quartier. Très jeune, elles m'appelaient docteur, ingénieur, avocat, etc. Elles m'appelaient toutes Pèpi. Comme elles sont douces ces deux syllabes, comme si les lettres avaient la force de me pétrir d'amour et de lumière, de me vacciner contre la misère, l'exclusion, les discriminations.

J'imagine ces femmes de ma vie, celles qui m'ont mis au monde : Bertha, Contita, Tida, et une tante, Mercilia, tous les noms sont en a, ce sont mes anges, mes anges gardiennes, ce sont elles qui m'ont aimé. Ce sont elles qui m'ont parlé. Ce sont elles qui m'ont montré le chemin. Je les revois, négociant avec mille et une astuces chaque centimètre dans ce Port-au-Prince marqué par un certain nombre de principes et d'expressions simples qui ont pour fonction d'exclure ou de faire clan.

— Es-tu de la basse-ville ?

— Es-tu de la haute ville ?

— Qui est ton père ?

— Qui est ta mère ?

Tu dois montrer patte blanche, oui, patte blanche dans un pays noir. Tu dois subtilement apprendre tout, par toi-même : les frontières de classe, de race, de couleur... Tu entendas souvent ces formules :

— Excuse-moi. Ton grand-père a-t-il fait la guerre de l'Indépendance ?

— A-t-on gardé des cochons ensemble ?

— A-t-on été sur les mêmes bancs d'école ?

— Pardon monsieur ? Pardon madame ?

La distance est toujours de mise, et le rang de votre interlocuteur doit être établi dès les premiers mots échangés.

Du plus loin que je remonte. C'était la première année au Collège Canado-Haïtien, au secondaire. Mes anges gardiennes étaient loin de moi, ma grand-mère Contita à Montréal, Tida, ma grand-grand-mère, nous avait quittés. Après la classe, je traînais avec des amis. Nous nous étions retrouvés chez Coby. Nous étions trois adolescents, Coby lui-même, Richard, dont le père travaillait aux États-Unis, à l'ONU, et moi. On allait jouer dans la cour arrière, un certain manège qui consistait à enrouler autour de la ceinture un pneu usagé, avec lequel on s'amusaient à tourner en fixant le ciel.

J'étais resté sur la galerie.

Coby m'a dit qu'il allait demander à sa grand-mère si je pouvais jouer avec eux. Richard était en pension dans le quartier et avait déjà ses entrées dans la maison. Puis, Coby est revenu après un temps que j'ai considéré tellement long, pour me poser une question.

— Grand-Mère dit: «Où habites-tu?»

Réponse: Quartier Saint-Antoine.

Après encore un temps très long, mon ami est revenu.

— Grand-Mère dit: «Quel est le nom de ton père?»

Réponse: Kerby.

Encore après un temps qui m'a semblé infini, Coby m'a dit:

— Grand-Mère dit que tu ne pourras pas jouer avec nous.

J'ai repris la route de chez moi avec cette simple phrase dans la tête: «Tu ne pourras pas jouer avec nous.» J'ai marché, et sur la route, il a commencé à pleuvoir. J'ai marché sous l'orage. J'ai marché sous la pluie, avec mon sac au dos, avec mon uniforme mouillé. J'étais mouillé, buvant l'eau du ciel, et pleurant de joie ou de je ne sais quoi, avec

la pluie. Je me disais que la pluie lavait mon corps, la pluie lavait mon âme. La pluie jouait sur mon visage. Il y avait des bulles grosses comme l'espérance des jours nouveaux.

C'était la première fois.

La première conscience.

La pluie avait fini par tout effacer.

## UNE QUESTION DE CLASSE

Mon père s'appelle Kerby, je viens de te l'avouer.

La confusion est que je suis Saint-Éloi. Kerby est un nom acceptable. Un nom de la haute ville. C'est le nom de mon géniteur. Cet homme de la haute société qui a croisé ma mère. L'erreur d'où je suis né. Si j'étais Kerby, je serais alors de ces enfants très clairs de peau qui règnent sur la ville. De ces enfants qui vivraient tranquillement leurs enfances, et qui entreraient et sortiraient avec aisance dans tous les salons.

Je suis le fils de Bertha. C'est ce qu'on appelle un cacasans-savon, un enfant sans papa. Étant donné que le pourvoyeur est le père, sans papa, il n'y aurait pas d'argent pour acheter le savon. Un enfant né sans père est exclu d'office. Oui, c'est un enfant naturel. Un enfant de la nature. Ça fait rire l'expression «enfant naturel», qui veut dire simplement un bâtard. Comme si la nature était le refuge des bâtards. Les enfants naturels ne sont pas bien vus au pays, même s'ils constituent la majorité.

Je porte le nom de ma mère, et de toutes ces femmes qui m'ont mis au monde et célébré. Je suis alors Saint-Éloi. Cette confusion n'est pas bon signe au pays. On n'entre pas ainsi dans les salons des Coby. Et je ne sais pas pourquoi

non plus, j'avais dit à Coby que je m'appelais Kerby. C'était la première fois que je voulais me débarrasser de mon vrai nom. Je savais que Saint-Éloi n'était pas le bienvenu dans cette maison de ce quartier paisible de Turgeau. C'était ma première lâcheté par rapport à mon identité. Par rapport à moi. Par rapport à ma famille. Par rapport à la société. J'ai ainsi commencé à me mentir. Un mensonge de classe. Inconsciemment, je savais qu'il fallait me métamorphoser pour entrer dans la société.

C'était au Collège Canado, je venais d'être accepté au secondaire. Le Collège Canado était l'un des hauts lieux d'enseignement à Port-au-Prince. J'avais 13 ans. Ma grand-mère Contita jurait que son petit-fils allait devenir médecin. Elle vivait déjà à Montréal, et tous les mois, elle m'envoyait l'argent de l'écolage et une petite allocation de survie. Elle y tenait. Faire de son petit-fils un homme passait, selon elle, par ce transfert d'argent, par ce pari sur l'éducation. Aller à cette école, c'était venger la race. Aller là où aucun d'entre nous n'a été. Je devais saisir la chance. Prendre rendez-vous avec quelque chose qui s'appelle la réussite. Ne pas revenir en arrière.

Je portais sur mes fragiles épaules la responsabilité de mon avenir et celui de toute la famille. Je le sentais. Je le savais. Toutes et tous s'obstinaient à parier jusqu'à leur dernier centime sur moi. Je vivais cette manière de me protéger comme si j'étais leur unique secret, leur trésor caché et leur grand amour. J'entendais la voix de Contita qui me chuchotait tout ça à l'oreille. Cette voix, je l'avais en tête dans la salle de classe, au cinéma, dans la rue, cette voix me collait à la peau. Cette voix m'assaillait et me remplissait de désirs de liberté, d'équité et de beauté. J'étais le premier petit-fils de Contita. J'étais son préféré. Je le savais et toute la famille le savait. La voix de Contita qui